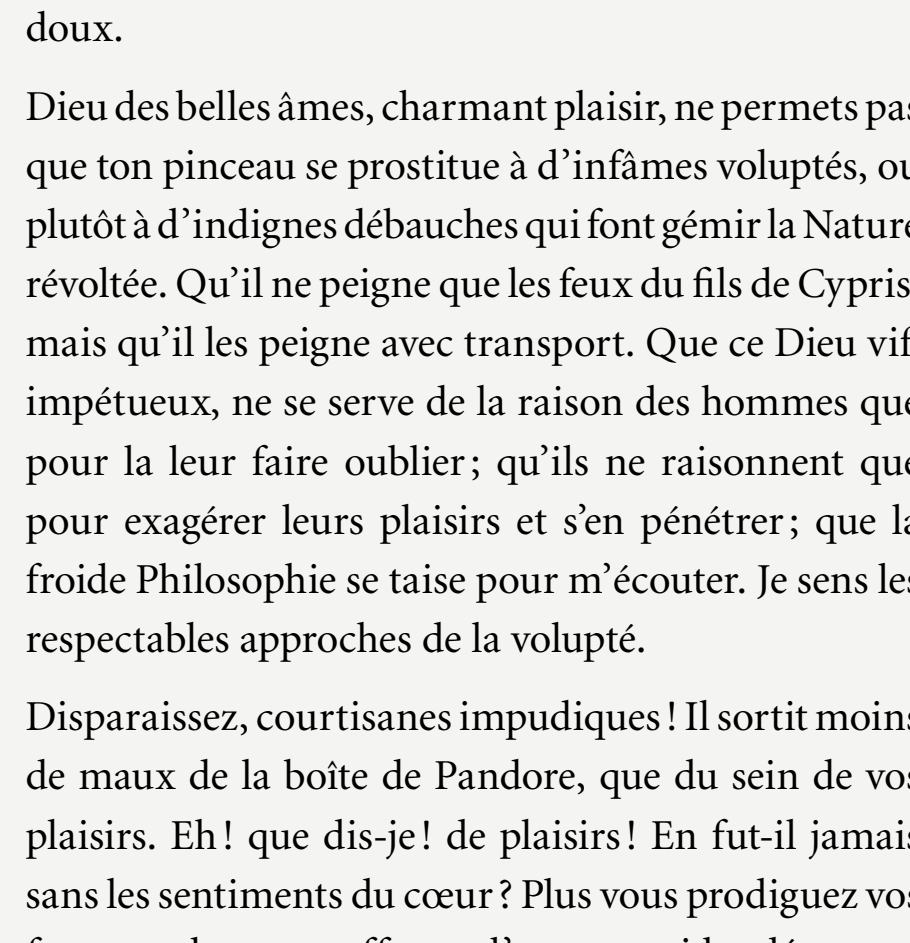


L'Art de jouir



Paul Gauguin, *Arearea no varua ino* (Le plaisir de l'esprit du mal), 1894.
Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague, Danemark.

Vertiges
www.vertiges.com



Julien Offroy de La Mettrie (1709-1751)

Et quibus ipsa modis tractetur blanda Voluptas.
LUCRÈCE

PLAISIR, Maître souverain des hommes et des dieux, devant qui tout disparaît, jusqu'à la raison même, tu sais combien mon cœur t'adore, et tous les sacrifices qu'il t'a faits. J'ignore si je mériterai d'avoir part aux éloges que je te donne; mais je me croirais indigne de toi, si je n'étais attentif à m'assurer de ta présence, et à me rendre compte à moi-même de tous tes bienfaits. La reconnaissance serait un trop faible tribut, j'y ajoute encore l'examen de mes sentiments les plus doux.

Dieu des belles âmes, charmant plaisir, ne permets pas que ton pinceau se prostitue à d'infâmes voluptés, ou plutôt à d'indignes débauches qui font gémir la Nature révoltée. Qu'il ne peigne que les feux du fils de Cypris, mais qu'il les peigne avec transport. Que ce Dieu vif, impétueux, ne se signe de la raison des hommes que pour la leur faire oublier; qu'ils ne raisonnent que pour exagérer leurs plaisirs et s'en pénétrer; que la froide Philosophie se taise pour m'écouter. Je sens les respectables approches de la volupté.

Disparaissez, courtisanes impudiques! Il sortit moins de maux de la boîte de Pandora, que du sein de vos plaisirs. Eh! que dis-je! de plaisirs! En fut-il jamais sans les sentiments du cœur? Plus vous prodiguez vos faveurs, plus vous offensez l'amour qui les désavoue. Livrez vos corps aux satyres; ceux qui s'en contentent, en sont dignes; mais vous ne l'êtes pas d'un cœur né sensible. Vous vous prostituez en vain, en vain vous cherchez à m'éblouir par des charmes vulgaires; ce n'est point la jouissance des corps, c'est celle des âmes qu'il me faut. Tu l'as connue, Ninon, cette jouissance exquise durant le cours de la plus belle vie; tu vivras éternellement dans les fastes de l'amour.

Vous, qui baissez les yeux aux paroles chatouilleuses, précieuses et prudes, loin d'ici! La volupté est dispensée de vous respecter, d'autant plus que vous n'êtes pas vous-même, à ce qu'on dit, si austères dans le déshabillé. Loin d'ici surtout race dévote, qui n'avez pas une vertu pour couvrir vos vices!

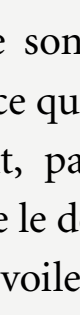
Belles, qui voulez consulter la raison pour aimer, je ne crains pas que vous prêtiez l'oreille à mes discours, elle n'en sera point alarmée. La raison emprunte ici, non le langage, mais le sentiment des Divinités, fera couler de ma plume la tendresse et la volupté, qu'il semblait avoir réservées pour vos cœurs.

Je ne suivrai point les traces de ces beaux esprits, précieusement néologue et puérilement entortillés; ce vif troupeau d'imitateurs d'un froid modèle glacerait mon imagination chaude et voluptueuse; un art trop recherché ne me conduirait qu'à des jeux d'enfant que la raison proscriit, ou à un ordre insipide que le génie méconnaît et que la volupté dédaigne. Le bel esprit du siècle ne m'a point corrompu; le peu que la Nature m'en réservait, je l'ai pris en sentiments. Que tout ressentie ici le désordre des passions, pourvu que le feu qui m'emporte soit digne, s'il se peut, du Dieu qui m'inspire!

Auguste Divinité, qui protégeas les chants immortels de Lucrèce, soutiens ma faible voix. Esprits mobiles et déliés, qui circulez librement dans mes veines, portez dans mes écrits cette ravissante volupté que vous faites sans cesse voler dans mon cœur.

Ô vous, tendres, naïfs ou sublimes interprètes de la volupté, vous qui avez forcé les Grâces et les Amours à une éternelle reconnaissance, ah! faites que je la partage. S'il ne m'est pas donné de vous suivre, laissez-moi du moins un trait de flamme qui me guide, comme ces comètes qui laissent après elles un sillon de lumière qui montre leur route.

Oui, vous seuls pouvez m'inspirer, enfants gâtés de la Nature et de l'Amour, vous que ce Dieu a pris soin de former lui-même, pour servir à des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre humain; échauffez-moi de votre génie, ouvrez-moi le sanctuaire de la Nature éclairé par l'amour; nouveau, mais plus heureux Prométhée, que j'y puise ce feu sacré de la volupté, qui dans mon cœur, comme dans son temple, ne s'éteigne jamais; et qu'Épicure enfin paraisse ici, tel qu'il est dans tous les cœurs. Ô Nature, ô Amour, puissé-je faire passer dans l'éloge de vos charmes tous les transports avec lesquels je sens vos bienfaits!



Venez, Phylis, descendons dans ce vallon tranquille; tout dort dans la Nature, nous seuls sommes éveillés; venez sous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles; c'est le Zéphire amoureux qui les agite; voyez comme elles semblent planer l'une sur l'autre et vous font signe de les imiter.

Parlez, Phylis, ne sentez-vous pas quelque mouvement délicat, quelque douce langueur qui vous est inconnue? Oui, je vois l'heureuse impression que vous fait ce mystérieux asile; le brillant de vos yeux s'adoucit, votre sang coule avec plus de vitesse, il élève votre cœur sein, il anime votre cœur innocent.

En quel état suis-je! Quels nouveaux sentiments, dites-vous! ... venez, Phylis, je vous les expliquerai.

Votre vertu s'éveille, elle craint la surprise même qu'elle a; la pudeur semble augmenter vos inquiétudes avec vos attraits; votre gloire rejette l'amour, mais votre cœur ne le rejette pas.

Vous vous révoltez en vain, chacun doit suivre son sort; pour être heureux il n'a manqué au vôtre que l'amour; vous ne vous priveriez pas d'un bonheur qui redouble en se partageant; vous n'éviterez pas les pièges que vous tendez à l'Univers: qui balance a pris son parti.

Ô si vous pouviez seulement sentir l'ombre des plaisirs que goûtent deux cœurs qui se sont donnés l'un à l'autre, vous redemanderiez à Jupiter tous ces ennuyeux moments, tous ces vides de la vie que vous avez passés sans aimer!

Quand une belle s'est rendue, qu'elle ne vit plus que pour celui qui vit pour elle; que ses refus ne sont plus qu'un jeu nécessaire; que la compagnie autorise d'amoureux larcins, et n'exige plus qu'une douce violence; que deux beaux yeux, dont le trouble augmente les charmes, demandent en secret ce que la bouche refuse; que l'amour éprouvé de l'amant est couronné de myrte pour la vertu même; que la raison n'a plus d'autre langage que celui du cœur; que... les expressions me manquent, Phylis, tout ce que je dis n'est pas même un faible songe de ces plaisirs. Aimable faiblesse! douce extase! C'est en vain que l'esprit veut vous exprimer, le cœur même ne peut vous comprendre.

Vous soupirez, vous sentez les douces approches du plaisir! Amour, que tu es adorable! si ta seule peinture peut donner des désirs, que ferais-tu toi-même?

Jouissez, Phylis, jouissez de vos charmes: n'être belle que pour soi, c'est l'être pour le tourment des hommes.

Ne craignez ni l'amour, ni l'amant; une fois maîtresse de mon cœur, vous le serez toujours. La vertu conserve aisément les conquêtes de la beauté.

J'aime, comme on aimait avant qu'on eût appris à soupirer, avant qu'on eût fait un art de jurer la fidélité. Amour est pauvre: je n'ai qu'un art de jouir de l'offrir, mais il est tendre comme le vôtre. Unissons-les, et nous connaissons à la fois le plaisir, et cette tendresse plus séduisante qui conduit à la plus pure volupté des cœurs.

Quels sont ces deux enfants de différent sexe qu'on laisse vivre seuls paisiblement ensemble? Qu'ils seront heureux un jour! Non, jamais l'amour n'aura eu de si tendres, ni de si fidèles serviteurs. Sans éducation et par conséquent sans préjugés, livrés sans remords à une mutuelle sympathie, abandonnés à un instinct plus sage que la raison, ils ne suivront que ce tendre penchant de la Nature, qui ne peut être criminel, puisqu'on ne peut y résister.

Voyez ce jeune garçon; déjà il n'est plus homme sans s'en apercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ses veines! quel chaos se débrouille; il n'a plus les mêmes goûts, ses inclinations changent à sa voix. Pourquoi ce qui l'amusait l'ennuie-t-il? Tout occupé, tout étonné de son nouvel être, il sent, il désire, sans trop savoir ce qu'il sent, ni ce qu'il désire: il entrevoit seulement, par l'envie qu'il a d'être heureux, la puissance de le devenir. Ses désirs confus forment une espèce de voile, qui dérobe à sa vue le bonheur qui l'attend. Consolez-vous, jeune berger, le flambeau de l'amour dissipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours; les plaisirs après lesquels vous soupirez ne vous seront pas toujours inconnus; la Nature vous en offrira partout l'image; deux animaux s'accoupleront en votre présence; vous verrez des oiseaux se caresser sur une branche d'arbre, qui semble obéir à leurs amours.

Tout vous est de l'Amour une leçon vivante.

Que de réflexions vont naître de ce nouveau spectacle! jusqu'où la curiosité ne portera-t-elle pas ses regards! L'amour l'aiguillonne; il veut instruire l'un par l'autre; il a fait la gorge de la bergère différente de celle du berger; elle ne peut respirer sans qu'elle s'élève, c'est son langage; il semble qu'elle veuille franchir les barrières de la pudeur, comme indignée d'une contrainte qui la fâche. Pensées naïves, désirs innocents, tendres inquiétudes, tout se dit sans fard; le cœur s'ouvre, on ne se dissimule aucuns sentiments; ils sont trop nouveaux, trop vifs, pour être contenus.

Mais n'y aurait-il point encore d'autre considération? Oh! Oui! et même beaucoup plus digne de l'être; voyez cette rose que le trop heureux hymen reçoit quelquefois des mains de l'Amour: rose vermeille, dont le bouton est à peine écloqué qu'elle veut être cueillie; rose charmante, dont chaque feuille semble couverte et entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les Amours qui y sont nichées et les soutenir plus mollement dans leurs ébats.

Surpris de la beauté de cette fleur, avec quelle avidité le berger la considère! Avec quel plaisir il la touche, la parcourt, l'examine! Le trouble de son cœur est marqué dans ses yeux.

La bergère est aussi curieuse d'elle-même pour la première fois; elle avait déjà vu son joli minois dans un clair ruisseau; le même miroir va lui servir pour contempler des charmes secrets qu'elle ignorait.

Mais elle découvre à son tour combien Daphnis lui ressemble. Qu'elle lui rend bien sa surprise! Frappée d'un sens prodigieuse différence, tout émue, elle y porte la main en tremblant; elle le caresse, elle en ignore l'usage, elle ne comprend pas pourquoi son cœur bat si vite, elle ne se connaît presque plus; mais enfin, lorsque revenue à elle-même, un trait de lumière a passé dans son cœur, elle le regarde comme un monstre, la chose lui paraît absolument impossible, elle ne conçoit pas encore, la pauvre Agnès, tout ce que peut l'amour.

L'idée de crime n'a point été attachée à toutes ces recherches amoureuses; elles sont faites par de jeunes cœurs qui ont besoin d'aimer, avec une pureté d'âme que jamais n'empoisonna le repentir. Heureux enfants! qui ne voudraient l'être comme vous? Bientôt vos jeux ne seront plus les mêmes, mais ils n'en seront pas moins innocents; le plaisir n'héritera jamais des cœurs impurs et corrompus. Quel sort plus digne d'envie! vous ignorez ce que vous êtes l'un à l'autre; cette douce habitude de se voir sans cesse, la voix du sang ne déconcerte point l'Amour; il n'en vole que plus vite auprès de vous, vous serrer vos liens et vous rendre plus fortunés.

Ah! puissiez-vous vivre toujours ensemble et toujours ignorés dans cette paisible solitude, sans connaître ceux qui vous ont donné le jour! Le commerce des hommes serait fatal à votre bonheur; un art imposteur corromprait la simple Nature, sous les loix de laquelle vous vivez heureux: en perdant votre innocence, vous perdriez tous vos plaisirs.

Que vois-je! C'est Isménias, qui est sur le point d'enlever l'objet de ses désirs. Son bonheur est peint dans ses yeux, il éclate sur sa figure; et du fond de son cœur, par une sorte de circulation nouvelle, il paraît répandu sur tout son être. Il parle d'Ismène, écoutons. Qu'il a l'air content et ravi!

Enfin, dit-il, je vais donc posséder celle que mon cœur adore! Je vais jouir du fruit de la plus belle victoire. Dieux! que cette conquête m'a coûté! Mais qui soumet un cœur tel que celui d'Ismène a conquis l'Univers.

Il fait l'éloge de ses charmes. Toutes les femmes n'ont que des visages, Ismène seule a de la physionomie. On sent, on pense toujours avec ces traits-là; mais par quel heureux mélange de couleurs est-on embarrassé de dire s'il y a plus de sentiment que d'esprit dans ses yeux!

Ismène ignore le parti qu'a pris son amant: elle lui avait défendu de tenter une entreprise aussi délicate. Mais il faut épargner à ce qu'on aime jusqu'à la moindre inquiétude: il n'y a point à balancer; on obéit à l'amour, en désobéissant à l'amante. Le devoir est tout en amour comme en guerre, et le péril n'est rien. Plus la démarche est téméraire, plus Ismène sera sensible... Ah! que l'amour donne de courage! Ah! que cette preuve de tendresse lui sera chère, et qu'elle en saura un jour bon gré à son amant!

Isménias, près d'arriver chez Ismène, la croit déjà partie sur un faux rapport; il ne comprend pas comment il a pu la manquer sur la route; il s'égare, il délibère, quel parti prendre? Hélas! Est-il en état d'en prendre un? Il retourne sur ses pas, on le prendrait pour un insensé; égaré, se connaissant à peine, il court nuit et jour, il ne rencontre point Ismène, il tremble qu'elle n'arrive la première au rendez-vous. Ô Dieux! Ô Amour! Quelles eussent été ses inquiétudes de n'y point trouver son amant!

Mieux instruit ensuite au moment qu'il s'en flatte le moins, quelle heureuse révolution! quelle brillante sérénité relève un front abattu! Comme il remercie l'amour d'avoir pris pitié de son tourment!

inaccessible au dégoût, il ne comprend pas comment ce poison mortel vient infecter nos cœurs. Au-dessus de la Fortune et de ses caprices, il est sa fortune à lui-même; au-dessus de l'ambition, il n'a que celle d'être heureux; au-dessus des tonnerres, Philosophe épicurien, il ne craint pas plus la foudre que la mort. Les arbres se dépouillent de leur verdure, il conserve son amour. Les fleuves se changent en marbre, un froid cruel gèle jusqu'aux entrailles de la Terre, il brûle des feux de l'été. Couché avec sa chère Délie, la rigueur de l'hiver, le vent, la pluie, la grêle, les éléments déchaînés ajoutent au bonheur de Tibule. Si la mer est calme et tranquille, le voluptueux ne voit dans cette belle nappe d'huile qu'une parfaite image de la paix. Si les flots bouleversés par Éole en furie menacent quelque vaisseau du naufrage, ce tableau mouvant de la guerre, tout effrayant qu'il est, il le voit avec le plaisir d'un homme éloigné du danger. Ce n'est pas là un de ceux que court volontiers la volupté.

Tout est plaisir pour un cœur voluptueux; tout est roses, œillets, violettes dans le champ de la Nature. Sensible à tout, chaque beauté l'extasie; chaque être inanimé lui parle, le réveille; chaque être animé le remue; chaque partie de la Création le remplit de volupté. Voit-il paraître la riante livrée du printemps? Il remercie la Nature d'avoir prodigué une couleur si douce et si amie des yeux. Admirateur des plus frappants phénomènes, le lever de l'Aurore et du Soleil; cette brillante couleur de pourpre, qui, se jouant dans le brun des nuées, forme à son couchant la plus superbe décoration, les rayons argentés de la Lune, qui consolent les voyageurs de l'absence du plus bel astre; les étoiles, ces diamants de l'Olympe, dont l'éclat est relevé par le fond bleu auquel ils sont attachés; ces beaux jours sans nuages, ces nuits plus belles encore qui inspirent les plus douces rêveries, nuits vertes des forêts, où l'âme, enchaînant ses pensées volages dans les bornes charmantes de l'amour, contente, recueillie, se caresse elle-même et ne se lasse point de contempler son bonheur: ombre impénétrable aux yeux des Argus, où il suffit d'être seul pour désirer d'être avec vous, Thémire, et d'être avec vous, pour oublier tout l'Univers. Que dirai-je enfin? toute la Nature est dans un cœur qui sent la volupté.

Vous la sentez, Sapho, vous éprouvez l'empire de cette puissante Divinité. Mais quel singulier usage vous en faites! Vous refusez aux uns ce que vous ne pouvez accorder aux autres; vous jouez le sexe que vous n'avez pas, pour chérir celui que vous avez. Amoureuse de votre sexe, vous voudriez en changer! Vous ne voyez pas que vous oubliez votre personnage, en faisant mal le nôtre, et que la Nature abusée en rougit.

Ne nous élevons point contre cette usurpation; n'arrêtons point le cours d'un ruisseau, qui conduit tôt ou tard à sa source. Quand on prend de l'amour, on peut prendre une amante; le plaisir se lasse de mentir.



La vue des plaisirs d'autrui nous en donne. Avec quel air d'intérêt la curieuse Suzon regarde les mystères d'amour! Plus elle craint de troubler les prêtres qui les célèbrent, plus elle en est elle-même troublée; mais ce trouble, cette émotion ravit son âme. Dans quel état la friponne est trouvée! Trop attentive, pour n'être pas distraite, elle semble machinalement céder à la voluptueuse approche des doigts libertins... Pour la désenchanter, il lui faudrait des plaisirs, tels sans doute que ceux dont elle a devant soi la séduisante image. L'amour se gagne à être vu de près.

Oserais-je légèrement toucher des mystères secrets dont le seul nom offense Vénus et fait prendre les armes à tout Cythère, mais qui cependant ont quelquefois le bonheur de plaire à la Déesse, par l'heureuse application qu'on en fait?

Le beau Giton gronde le Satyre qu'il a choisi pour ses plaisirs; tout enfant qu'il est, il s'aperçoit bien de l'infidélité qu'Ascylthe lui a faite; il donne à son mari plus de plaisir qu'une femme véritable; est-il surprenant qu'il mette ses faveurs au plus haut prix, et que le plus joli cheval, le coursier de Macédoine le plus vite, puisse à peine les payer?

Vous souvient-il de l'écolier de Pergame? Grands Dieux! l'aimable enfant! La beauté serait-elle donc de tous les sexes? Rien ne limiterait son empire? Que de déserteurs du culte de Cypris! Que de cœurs enlevés à Cythère! La Déesse en conçoit une juste jalousie. Eh! Quel bon citoyen de l'Île charmante qu'elle a fondée ne soupirerait avec elle de toutes les conquêtes que fait le rivage ennemi? Beau sexe, cependant n'en soyez pas si jaloux. Pétrone a moins voulu, dans l'excès de son raffinement, vous causer des inquiétudes que vous ménager des ressources contre l'ennuyeuse uniformité des plaisirs. En effet, combien d'amours petits ou timides (ceux-là sont si faciles à effaroucher) ont été bien aises de trouver un refuge, sans lequel, privés d'asile, ils seraient peut-être morts de frayeur à la porte du Temple! Combien d'autres, excités par une simple curiosité philosophique, rentrant ensuite dans leur devoir, ont si bien servi le véritable amour que, pour ses propres intérêts, ce Dieu des cœurs, en bon casuiste, n'a pu quelquefois se dispenser de leur accorder conditionnellement une indulgence dont il profitait.

Vous avez de l'esprit, Céphise, et vous êtes révoltée par ces discours! Vous vous piquez d'être Philosophe, et vous vous feriez un scrupule d'user d'une ressource permise et autorisée par l'amour! Quels seraient donc vos préjugés, si, comme tant d'autres femmes, vous aviez le malheur de n'être que belle. Ah! croyez-moi, chère amante, tout est femme dans ce qu'on aime; l'empire de l'amour ne reconnaît d'autres bornes que celles du plaisir!

Je te rends, amour, le pinceau que tu m'as prêté, fais-le passer en des mains plus délicates; et toi, reste à jamais dans mon cœur.

L'Art de jouir

de Julien Offroy de La Mettrie (1709-1751)
est paru en 1753.

ISBN : 978-2-89668-066-5

© Vertiges éditeur, 2009

– 0067 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org

